NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

116 N° 2 1994

Une revue de culture religieuse pour la Russie: *Simvol*

René MARICHAL (s.j.)

p. 229 - 237

https://www.nrt.be/it/articoli/une-revue-de-culture-religieuse-pour-la-russie-simvol-306

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Une revue de culture religieuse pour la Russie : *Simvol*

Il est toujours déplaisant de vouloir dresser des bilans à l'approche d'un anniversaire. Et quinze ans d'existence pour une revue peut paraître vraiment trop court pour mériter ce retour en arrière. Mais ces quinze ans-là, pour la terre russe à laquelle la revue *Simvol* (*Symbole*) était destinée dès sa naissance, ont un poids d'histoire peu commun.

L'idée d'entreprendre à l'Ouest la publication d'une revue de culture chrétienne en langue russe a mûri vers la fin des années soixante à Moscou. C'était l'époque où ça et là de petits cercles d'intellectuels nés à la foi dans des conditions difficiles, désireux bien souvent d'élargir les frontières de leur tradition propre comme ils se démarquaient de la pensée politique officielle (pour autant qu'il en ait subsisté une alors), se réunissaient pour explorer ensemble des voies nouvelles en philosophie, en théologie, en histoire. Mais comment réfléchir, étudier, défricher sans chercher à faire partager à d'autres la richesse de ses découvertes ? La revue *Logos,* qui commença à paraître en 1971, est née dans ce contexte et *Simvol*, qui partage son héritage depuis 1979, entend garder l'alliance qui fut nouée dans ces années-là.

Car il y avait au point de départ une convention clairement formulée. La publication projetée à Moscou était confiée à des chrétiens d'Occident pour qu'ils la réalisent dans les conditions de liberté inexistantes en URSS. À l'époque, les écrits du P. Alexandre Men prenaient clandestinement le chemin de Bruxelles pour y être édités, sous les pseudonymes qu'exigeaient les risques encourus par l'auteur. Les Éditions « La vie avec Dieu » avaient déjà accompli un travail inappréciable en traduisant en russe et en diffusant des ouvrages de première nécessité pour un public réduit à la famine spirituelle. Mais les livres du P. Alexandre étaient écrits sur place par un homme qui, en plus de son immense culture théologique et scientifique, connaissait intimement les besoins de l'*homo sovieticus* en quête de Dieu ou fraîchement parvenu à la foi. Cette référence à la « demande » du public russe serait pour *Simvol* la règle d'or : faire pour les Russes la revue qu'ils attendaient de la rédaction.

La distance entre cette rédaction « étrangère » et son public fut de tout temps et inséparablement un handicap et un atout. Les difficul-

tés sautent aux yeux ; nous les évoquerons pourtant plus loin. Le paradoxe est plutôt dans les avantages que confère l'éloignement. La distance n'est pas un facteur purement géométrique : l'étranger exerce souvent une fascination particulière, surtout quand cet étranger porte en lui les traits de la parenté intellectuelle et spirituelle. Or le lieu d'où parle la revue *Simvol* est la Bibliothèque slave de Paris, dont le fondateur fut en 1856 le prince Jean Gagarine, fils de la plus haute noblesse russe, devenu catholique comme plusieurs de ses pairs au milieu du siècle dernier et entré au noviciat des jésuites en 1843. Le Père Gagarine, à jamais banni de sa patrie par son passage au catholicisme, chercha passionnément à créer des ponts entre les rives de la chrétienté. La série de publications qu'il inaugura également en 1856 et d'où naîtrait ensuite la revue *Études* était la traduction concrète de cette mission bénie par le général des jésuites, le P. Beckx.

En choisissant pour la future revue le titre de *Simvol* (*Symbole*), nous avions en vue l'usage antique du *symbolon* : les deux moitiés d'un unique objet, brisé à la veille d'une séparation, portent chacune en creux l'attente de l'autre. Nous voulions faire parler d'elles-mêmes deux traditions chrétiennes, la latine et l'orientale, et que le lecteur russe découvre de numéro en numéro à quel point ces deux manières d'être chrétien, de penser et vivre sa foi, étaient complémentaires. Dans *Simvol*, on ne ferait pas d'œcuménisme, on n'aborderait pas ce sujet pour lui-même : mais en parlant de soi avec simplicité, en faisant place à la parole de l'autre, on ferait davantage pour l'unité des chrétiens.

Il y avait aussi à l'origine de l'entreprise une volonté d'apporter une certaine nourriture spirituelle à des chrétiens dont on savait qu'ils en manquaient cruellement. D'abord parce qu'aucune publication religieuse n'était imprimée en URSS et aussi parce qu'ils manifestaient, dans les rares occasions où l'on pouvait parler, un intérêt curieux et sympathique pour le bouillonnement religieux qui suivit Vatican II. Et nous pensions qu'il y avait là matière à partage, même si ce qui nous semblait le plus précieux dans les acquis ou les ouvertures du Concile n'était peut-être pas le plus décisif pour la chrétienté russe d'alors.

Nous avons eu à affronter dès le début la redoutable difficulté de la traduction. La Palice aurait dit que pour faire une bonne traduction, il faut bien connaître à la fois la langue de l'original et la langue d'arrivée. En l'occurrence, cette langue d'arrivée faisait tout simplement défaut : non pas le russe, mais la langue théologique russe. Tandis qu'en Occident durant soixante-dix ans les concepts et le vocabulaire évoluaient à une allure vertigineuse, avec toutes les

« théologies » qui se succédaient sur le devant de la scène ou même, plus modestement, par le développement vigoureux des sciences religieuses, la littérature chrétienne était étroitement muselée en Union soviétique. Il s'y joignait un autre écueil: la langue de bois de l'idéologie politique recourait à plaisir aux formules du langage religieux. Les mots de sacré, de devoir, d'esprit de sacrifice et une foule d'autres étaient ainsi piégés; il fallait les éviter dans la traduction sous peine d'éveiller des associations déplaisantes avec le discours officiel.

D'autre part il ne se trouvait pas alors en Russie de personnes connaissant assez bien les langues étrangères dans ce registre particulier. Certains, qui jouissaient parfois dans leur pays d'une réputation flatteuse, se lançaient dans des entreprises risquées, dont l'original sortait défiguré. Très vite nous en sommes venus à la conviction que seule une traduction à deux était praticable. Ces deux-là, cette paire unique jusqu'à ce jour, un jésuite d'origine russe et un laïc orthodoxe russe, ont accompli ensemble un travail dont peu sans doute mesureront jamais l'ampleur et la qualité. Au départ le Russe ne savait pas le français ; mais il avait en revanche une solide culture théologique et une expérience religieuse personnelle. Son partenaire engageait une traduction « expérimentale », phrase par phrase. Au fur et à mesure, il proposait amendements, corrections, variantes. Ce n'est qu'au terme d'une longue pesée qu'ils arrivaient à écrire un texte qui vraiment rendait le contenu de l'original dans une langue authentiquement russe. Après quinze ans de collaboration, certaines difficultés se sont aplanies. Mais chaque nouvelle traduction est un rude affrontement entre les deux langues.

La partie purement russe ne présentait pas les mêmes écueils. Dans les premiers numéros, elle fut plutôt modeste. La Bibliothèque slave de Paris conservait des archives peu connues du public russe, notamment la correspondance échangée entre les directeurs successifs de la bibliothèque et bon nombre de personnalités religieuses ou littéraires russes de premier plan. La publication de ces archives conférait d'emblée à la revue une note scientifique et nous paraissait justifier son envoi d'office aux bibliothèques officielles d'URSS. C'était une manière de se faire connaître et de manifester que la revue n'avait rien de clandestin. Nous faisions ces expéditions par la poste ordinaire.

Peu à peu l'ingéniosité et le flair du rédacteur en chef — le même Russe orthodoxe qui s'échinait sur les traductions et assurait en outre la composition — firent découvrir des textes précieux, inédits ou rares, tenus sous clef dans les enfers des bibliothèques soviétiques

ou circulant sous le manteau. L'ampleur de ces contributions russes varie d'un numéro à l'autre. De quelques pages à quelques dizaines, c'est parfois tout un ouvrage qui vient prendre place dans une livraison. Ainsi l'étude *Trédiakovsky et les Jansénistes*, de B. Ouspensky et A. Chichkine, compte 210 pages sur les 352 du n° 23. Mais dans la même livraison paraît aussi une traduction de Teilhard de Chardin, *Le milieu divin*, réalisée en Russie. Le livre fut reçu par beaucoup comme une révélation.

Le « dosage » entre les deux sources est recherché sans minutie. Parmi les derniers fascicules publiés, le n° 26 est consacré pour les trois quarts à saint Ignace de Loyola et à la spiritualité ignatienne ; le suivant réserve les deux tiers du volume aux célèbres *Récits d'un pèlerin russe*, avec un texte amendé, une étude des sources et un essai d'attribution. Par ce souci constant de donner la parole aux deux interlocuteurs, la revue a acquis peu à peu le caractère recherché dès le début : être un lieu de dialogue. Et nos lecteurs le perçoivent très bien.

Mais qui sont ces lecteurs ? Longtemps nous l'avons presque ignoré. Certes, nous savions à qui une partie du tirage était adressée par la poste. Nous avions peu à peu constitué un fichier des personnes et des institutions qui pouvaient recevoir une revue de l'étranger sans être immédiatement suspectées de « liens avec l'ennemi » : membres de la hiérarchie dont les noms apparaissaient dans la très officielle Revue du patriarcat de Moscou ; participants des réunions œcuméniques internationales. Ainsi les *Who's who* des Assemblées du Conseil œcuménique des Églises (Upsal, Nairobi, Vancouver) furent passés au peigne fin. Nous avons ensuite songé à la diaspora orthodoxe russe. Des numéros partaient pour Genève, Damas ou New York, d'où nous espérions qu'ils repartiraient ensuite par une occasion vers le pays de destination. Il y avait enfin les numéros adressés en plusieurs exemplaires à des relais, œuvres, centres et institutions diverses, catholiques ou orthodoxes qui percevaient l'enjeu de notre entreprise et s'ingéniaient à prolonger notre effort.

Une des toutes premières réactions recueillies fut une lettre du défunt Père Serge Jéloudkov, un de ces rares combattants inconditionnels contre la démission ou le mensonge spirituels. Nous la reçûmes avec reconnaissance et comme un défi. « On ouvre la revue et on est immédiatement déçu en lisant 'revue de culture chrétienne paraissant deux fois par an'. Ce n'est pas deux fois, mais quatre fois, mais tous les mois qu'il faut la publier. » Nous avons toujours été talonnés par le sentiment que *Simvol* n'était qu'une goutte d'eau dans la mer. Mais peu nombreux à la réaliser et dépendant de l'aide finan-

cière que nous assuraient quelques organismes chrétiens et quelques centaines d'amis désintéressés, nous avons opté pour la qualité du produit tant dans sa teneur que dans sa mise en forme et sa présentation matérielle. Nous ne voulions pas que cette revue, reçue gratuitement, puisse apparaître comme les « surplus » quelque peu défraîchis de notre abondance.

Nous avions conscience des aléas de la transmission et nous avons toujours voulu que chaque numéro de la revue constitue un tout. Qui sait si le lecteur qui en tenait un entre les mains recevrait le suivant ? Et nous eûmes la confirmation de la justesse de cette intuition dans les lettres que nous commencions à recevoir. Elles débutaient souvent ainsi : « J'ai eu la chance de pouvoir lire votre revue. Je ne sais pas à qui je le dois. » La plupart du temps nous ne le savions pas davantage, mais nous avons touché du doigt un fait typique de la période de clandestinité : la longue vie et le long cheminement du texte imprimé ou tapé à la machine en *samizdat*. Nous avons été tentés de porter sur la carte de l'URSS les points d'où nous venaient les réponses, alors que nous n'y avions jamais expédié *Simvol*.

Il est plus intéressant de dire ce qui retenait l'attention de ce public pratiquement inconnu. Dans presque chaque livraison nous avons publié l'un ou l'autre texte patristique, parfois dans des traductions nouvelles. L'accueil a toujours été fervent. Le chrétien orthodoxe « moyen » nous paraît être resté plus proche de cette littérature spirituelle que son homologue occidental. Les Pères de l'Église sont plus présents à la vie liturgique que dans nos offices latins, et les laïcs les lisent, souvent dans des compilations, autant que les novices jésuites d'antan dans leur « Rodriguez »[1]. Il faut ajouter que les saints personnages de l'époque moderne ont été moins diserts en Orient que chez nous et que plusieurs parmi les plus estimés puisaient constamment à la source patristique.

La seconde mention revient aux textes qui éclairent la tradition occidentale, dans son histoire et surtout dans sa spiritualité. Plusieurs lecteurs font allusion au quasi *black out* dont ces thèmes sont l'objet chez eux. Un ouvrage de P. Karsavine sur le monachisme (occidental) au Moyen Âge, a été une révélation. Quant au numéro jubilaire sur saint Ignace de Loyola, il nous a valu quelques aveux de totale

---

1. Alphonse RODRIGUEZ, S.J. (1537-1616) publia à Séville en 1609 l'*Ejercicio de Perfección y virtudes cristianas*, devenu un classique de la spiritualité ; souvent réédité, traduit non seulement dans toutes les langues européennes (dont 7 fois en français) mais aussi en annamite, arabe, arménien, chinois, tamoul, il fut longtemps **la lecture quotidienne des novices jésuites.**

ignorance, excusables par tout ce que la meilleure tradition russe a versé d'immondices sur la tête des jésuites et de leur fondateur. Cette figure honnie est soudain apparue dans une lumière inattendue et digne d'intérêt.

Nous avons parfois pris le risque de publier des textes quelque peu sévères sur l'orthodoxie russe. Ils émanaient de personnalités reconnues, mais n'avaient pas trouvé l'audience qu'ils méritaient. Toute vérité n'est peut-être pas bonne à dire, mais il nous semblait utile de remettre ces écrits en circulation, sachant combien parmi nos lecteurs souffraient de la censure — qu'elle fût civile ou ecclésiastique — et aspiraient à voir lever les interdits. Ce fut un discours d'ouverture de l'année académique à Moscou en 1905, prononcé par son recteur, S. Glagolev, sur les tâches de l'école théologique russe. L'auteur rompt avec les lieux communs d'autosatisfaction et invite son auditoire à la modestie, face aux tentations familières de mettre l'orthodoxie russe à part et en avant de toutes les Églises chrétiennes.

L'autre publication quelque peu décapante est une étude du Père Serge Boulgakov, écrite dans le genre du dialogue à la Platon : *Sous les murs de Chersonèse*. Le titre fait allusion au prince Vladimir, le Clovis russe, provoquant le pouvoir des *basileus* en assiégeant la citadelle de Crimée, avant de recevoir le baptême de prêtres venus précisément de Byzance. Qu'en aurait-il été de la chrétienté russe si la foi lui était venue de l'autre capitale chrétienne, de Rome ? Le texte a été écrit par le père Serge à un tournant de sa vie, où le catholicisme l'attirait comme un vertige. Dans le rôle du transfuge — le personnage du dialogue qui soutient les thèses de l'auteur —, il se pose à voix haute quelques-unes des questions impertinentes trop souvent éludées dans le discours officiel de l'orthodoxie russe ou escamotées par des arguments reçus une fois pour toutes et passablement éculés. Tout le contentieux entre Rome et l'orthodoxie est passé en revue au fil du dialogue et nombre d'épouvantails sont renversés. Ces cent soixante-dix pages, jamais publiées avant qu'un manuscrit commence à circuler en Russie dans le *samizdat*, ont été accueillies par quelques-uns de nos lecteurs avec une reconnaissante lucidité. Ils convenaient que ces pages, vieilles de soixante-dix ans, gardent toute leur vigueur aujourd'hui.

Loin de nous l'idée d'établir des parallèles entre le catholicisme et l'orthodoxie pour souligner telle faiblesse du partenaire et en tirer avantage. Mais à partir du moment où l'on veut faire dialoguer ces Églises qu'on dit « sœurs », la franchise doit être de règle : *magis amica veritas* !

Cette netteté des positions nous vaut de recevoir de nos lecteurs des réponses dont la sincérité nous touche. C'est plus souvent dans les rencontres, devenues désormais possibles, que s'expriment avec une amicale simplicité critiques et desiderata. Certains par exemple, voudraient que nous continuions à faire connaître l'actualité de l'Église catholique, comme nous l'avions fait dans les premiers numéros : journal d'un missionnaire au Brésil, les chrétiens en Inde, l'assemblée de Puebla, le Congrès eucharistique de Lourdes. Il y a aussi ceux qui proposent spontanément leur production. Sur ce point les responsables de revues savent que ce genre d'offre masque souvent quelques calculs et quelques faiblesses. Le prestige d'une revue publiée à l'étranger en fait rêver plusieurs.

Simvol a évolué en quinze ans dans sa stratégie éditoriale. L'attention aux besoins locaux, la chance de tomber sur un bon document ont sans doute influé sur la composition des sommaires. Mais il y avait aussi la volonté assez souple d'éclairer peu à peu les principaux aspects de la foi, les grands « traités » de la théologie chrétienne. Ce n'est évidemment pas le critère confessionnel qui a été déterminant en la matière. Les contributions choisies pour réaliser la partie thématique de chaque numéro représentaient toujours un point de vue moyen et un éclairage totalement acceptable pour une conscience orthodoxe.

Nous n'avons jamais cherché la sensation ni traduit le dernier cri de la théologie. Non par peur des recherches en cours, mais en pensant à l'énorme retard de l'enseignement théologique en Russie, directement conditionné par l'oppression religieuse. Et une de nos joies les plus grandes fut d'apprendre que les numéros de *Simvol* servaient de manuels aux étudiants en théologie et aux séminaristes orthodoxes — et catholiques.

Quand on considère la série entière des numéros parus, il est vrai que l'on peut aligner la quasi-totalité des traités fondamentaux de la théologie. Nommons quelques-uns des thèmes centraux, sans les classer dans les cadres habituels, mais selon l'ordre de parution des numéros, qui n'est pas sans lien avec la priorité des questionnements des lecteurs : Mariage et famille, Catéchèse, l'Église dans le monde, Vie consacrée, La mort et la vie après la mort, l'Écriture, la Croix, les Pères de l'Église, Judéo-christianisme, Christologie, Marie, Trinité, Eschatologie, l'Icône, etc. Et si l'on parcourt l'index des auteurs, on peut parler d'une petite anthologie de la théologie catholique : Moehler, de Lubac, Daniélou, Congar, Teilhard de Chardin, Moingt, Kasper, Hans Urs von Balthasar, Tillard, Sesboüé, etc. Quelques auteurs protestants fournissent des contributions parfois importan-

tes : lettres de prison de Dietrich Bonhöffer, J.-J. von Allmen, Paul Tillich.

Quant à la tradition orientale et russe, elle est représentée par quelques-uns des plus grands et des plus originaux : Antoine le Grand, l'Épître à Diognète, la Didakhê, Athanase le Grand et Grégoire Palamas, Jean Damascène, Maxime le Confesseur, Théodore Studite, pour les Pères de l'Église et, parmi les théologiens et philosophes russes, Boulgakov, Florensky, Khomiakov, Florovsky, Berdiaev, Théophane le Reclus et bien d'autres.

On comprend le rôle de suppléance que peut jouer *Simvol*, quand on connaît l'indigence des bibliothèques dans un pays où l'on a tout fait pour effacer les traces écrites de la culture chrétienne. Voici une étudiante de Riga inscrite aux cours de théologie pour laïcs à Varsovie : « Chez nous, en Lettonie, on ne publie pas encore la littérature dont j'ai besoin et je lis très mal le polonais. » Un séminariste de Biélarus : « Les livres qui nous viennent en très petites quantités des écoles théologiques de Moscou sont complètement dépassés. » Un étudiant au séminaire de Saint-Pétersbourg :

> Le remarquable choix des thèmes, la largeur des points de vue exposés dans la revue, le parallèle entre la théologie des Pères et celle d'aujourd'hui rendent votre revue irremplaçable pour tout orthodoxe. Le souci rarissime de mettre côte à côte — et non point d'opposer — le christianisme oriental et occidental remplit chaque numéro de la revue de la conscience émouvante du tragique conflit qui existe entre nos courants particuliers et le désir de le réduire à néant dans le Christ, dans ce Centre où toutes les différences rituelles s'effacent et où règne, indivisible, le seul amour. À la mesure de mes forces je tâcherai de faire connaître à d'autres votre revue.

Le ton des quelques lettres que nous venons de citer est peut-être la plus sûre pierre de touche de l'action entreprise voici quinze ans. Nous savons que *Simvol* est apprécié, qu'on se le passe de mains en mains, que des numéros malencontreusement bradés lors d'une exposition-vente à Saint-Pétersbourg se revendaient trois fois plus cher à la sortie, sur le trottoir. Nous recevons des demandes de numéros depuis longtemps épuisés et tous ces signes nous réconfortent. Mais moins que ces lettres devant lesquelles on se prend à espérer que le courant de la pleine confiance soit rétabli avec quelques-uns au moins de nos frères. Combien sont-ils ? Question oiseuse, comme tout essai de statistique religieuse. Mais dans le délicat contexte de ces années, où la méfiance semblerait reprendre le des-

sus, la qualité des liens créés est plus importante que l'ampleur des opérations apostoliques.

Et *Simvol* conserve encore cet atout que nous évoquions en commençant : celui d'être basé en dehors du territoire de la Russie. Même si nous essayons, pour faciliter la diffusion et abaisser le coût de fabrication, d'imprimer maintenant la revue en Russie même, nous ne sommes pas sur le terrain. Nous n'apparaissons pas comme une menace pour l'orthodoxie et nous sommes pour les catholiques minoritaires qui nous lisent un signe de solidarité chrétienne dépourvue de toute étroitesse confessionnelle. Une voix venue d'ailleurs, mais en écho à une demande recueillie dans les dures années de l'oppression religieuse. Une revue réalisée en France par une petite équipe, où orthodoxes et catholiques partagent en pleine égalité travail, rêves joies et déceptions, mais surtout le désir de travailler à une pleine reconnaissance mutuelle de deux traditions chrétiennes que sépare depuis bientôt mille ans un schisme contre nature.

F-92190 Meudon
15, rue de Porto Riche

René MARICHAL, S.J.
Centre d'Études Russes

Sommaire. — En 1979 à partir de la Bibliothèque slave de Paris, la revue *Simvol* (*Symbole*) s'adresse aux intellectuels russes avides de sortir de l'isolement auquel les contraignait le régime politique. L'article rappelle l'intention des éditeurs, les obstacles affrontés, les succès remportés. Il indique aussi les sujets traités et l'esprit de dialogue de cette publication.